

ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

SÉANCE DU 21 DÉCEMBRE 1956

L'AFRIQUE DU NORD OU BERBÉRIE, TERRE D'OCCIDENT

par M. Eugène GUERNIER

Professeur à l'Institut d'Études Politiques de Paris



PARIS
ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

18, RUE LA PÉROUSE, XVI^e

Décembre 1956. — XI. — EXTRAIT

**ACADÉMIE
DES
SCIENCES COLONIALES**

SCÉANCE DU 21 DÉCEMBRE 1956

L'AFRIQUE DU NORD OU BERBÉRIE
TERRE D'OCCIDENT

par M. Eugène GARNIER
Professeur à l'Institut d'Études Politiques de Paris

Le déclin actuel de l'Occident autant que sa coupable division, la tendance des peuples de l'Orient à se libérer, avec fracas autant qu'avec succès, de ce qu'ils appellent la tutelle des Occidentaux, a conduit certains peuples nomades, conquérants de métier et de destin comme les arabes, à caresser le rêve d'une nouvelle conquête de l'Europe.

Or, à chaque fois que l'Europe a été menacée ou délivrée par le Sud, que ce soit par Annibal, Genséric, Ocba ou Eisenhower, l'Afrique du Nord ou Berbérie a toujours été le tremplin des armées montant à l'assaut ou à la délivrance de l'Europe.

C'est ce tremplin que les Arabes, à l'instigation et avec l'appui d'autres conquérants, voudraient aujourd'hui rétablir à leur profit et c'est pourquoi ils ont entamé les hostilités contre la France, l'Europe et le monde occidental en semant la terreur et la révolution sous toutes ses formes, dans toute l'Afrique du Nord. Pendant ce temps, leurs revendications s'affirment à l'Est, aujourd'hui sur le canal maritime de Suez, qu'ils tentent de neutraliser, et demain sur les pétroles de l'Orient pour asphyxier l'Europe ; à

l'Ouest, sur la Maurétanie pour paralyser l'Afrique noire en attendant une meilleure utilisation. Ainsi le sort de l'Europe et de l'Occident serait vite réglé.

Et déjà, les Arabes et les pseudo-Arabes qui sont légion jettent à travers un monde ignorant ou complice leur cri de ralliement : l'Afrique du Nord est une terre arabe de l'Atlantique à la Mer Rouge, ce qui est contraire à la géographie, à la démographie, à l'histoire et, partant, à la vérité.

Tout d'abord, géologiquement, l'Afrique du Nord n'appartient pas à l'Afrique et encore moins à l'Asie. Elle est un fragment de l'écorce terrestre arraché du fond de la Méditerranée à l'époque tertiaire et plaqué sur le bloc cristallin de l'Afrique; c'est un décor rapporté et qui, dans son transport et son raccordement à l'Afrique, a subi ce plissement montagneux qui monte par gradins vers le Sud pour tomber presque à pic sur le Sahara alors qu'il se déploie mollement vers la mer Méditerranée, en modelant ses crêtes et ses vallées ; cet événement a marqué le destin de la Berbérie. Elle est déjà, de ce fait naturel, tout au moins en ce qui concerne l'Afrique du Nord qui nous intéresse, une terre essentiellement méditerranéenne et occidentale, regardant l'Europe, ce qui détermina sa vocation.

Par qui fut-elle toujours habitée ? Par une race berbère hamitique et non sémitique comme la race arabe, qui, depuis des millénaires, vit sur cette terre et dont les caractéristiques essentielles sont le goût pour l'indépendance tribale et l'anarchie au-delà de la tribu, l'amour irréfragable de la liberté, la pratique profonde d'une structure politique républicaine, bicamériste et socialisante, limitée à la tribu, une répugnance invincible envers tout pouvoir central, une versatilité religieuse étonnante (le berbère, spécialiste des schismes, a apostasié douze fois la religion musulmane et souvent la religion chrétienne), un sens aigu de la charité allant jusqu'à la conception d'un droit éminent des pauvres, le goût du juste et du rationnel, une âpreté au gain sans égale et une ladrerie sans limite, un penchant irrésistible pour l'intrigue, le complot, la guerre, la vengeance dans le meurtre, le poignard, le poison, et aujourd'hui

d'hui dans la bombe et la mitraille, au demeurant un peuple plein de verve, hospitalier, frugal et travailleur, moqueur, imitateur incomparable, amateur de gauloises et qui, pourtant, ne saura sceller ses serments que dans le sang.

Le tout a donné des hommes ardents, aux gestes parfois cornéliens, pleins de fougue et de génie dont s'est largement enrichi l'esprit humain. Mais comme ce peuple, au cours de sa longue histoire, a connu l'immense malheur de ne pas avoir de langue écrite, il a toujours dû s'exprimer dans la langue écrite de son vainqueur ou de son protecteur : en grec, en latin, en arabe, en français. Sans parler des grands rois et des empereurs africains, quelques mots seulement sur les grands auteurs berbères, qu'ils fussent païens, chrétiens, ou musulmans, montreront que leurs œuvres furent toujours empreintes d'un rationalisme occidental que nul ne saurait contester. C'est par l'élite d'un peuple que l'on connaît le mieux son âme.

Manilius est le premier auteur africain de langue latine du premier siècle. Son œuvre *Les Astronomiques* est troublante. Pour Manilius, la vie de chaque individu est liée à une équation à données sidérales, ce qui constitue, à l'époque, une anticipation rationnelle sur la pensée. Il préfigure Laplace qui, lui-même, préfigurera Einstein. Plus tard, lorsqu'il considère que l'homme, au lieu d'être un spectateur, s'intègre dans le système rationnel de l'Univers, on se demande s'il n'a pas dépassé le savant à l'équation unique. Manilius l'Africain peut être considéré comme un des sommets de la pensée occidentale de son temps.

Aunius Florus est un autre berbère qui s'affirme, dans ses œuvres, le créateur incontestable de la philosophie historique. Il dépasse, d'un seul coup d'aile, tous les chroniqueurs et historiens d'Orient et d'Occident. C'est lui qui inspira Montesquieu par son tableau admirable sur le contraste entre la misère de la Rome intérieure et la grandeur de son Empire. Son finalisme radical de l'histoire est une pensée nettement occidentale ; l'Orient et l'Extrême-Orient n'ont jamais cru aux données de l'histoire.

L'œuvre d'Apulée de Madaure est immense. Mathématicien, agronome, philosophe, on l'a appelé « le platonicien de Madaure » et saint Augustin disait, en parlant de lui : « Chez nous, Africains, Apulée, en sa qualité d'africain, est le plus populaire » (Epist. 138).

Enfin, Monceaux, dans son œuvre admirable sur « Les Africains » n'hésite pas à dire : « C'est la province africaine la moins latinisée, la Maurétanie, à demi-barbare, qui a été la plus féconde en érudits ».

Voilà pour quelques auteurs païens. Que dire des auteurs chrétiens ?

Tertullien, né d'un officier romain et d'une mère berbère, de même que saint Augustin, sera d'une indépendance acharnée contre Rome, aussi bien contre la Rome impériale que contre la Rome papale. En berbère intégral, il s'élèvera avec force contre toute forme d'autorité centrale. Il préférera le martyr au service militaire et il refusera à tout chrétien le droit à un grade quelconque dans la hiérarchie romaine. Son rationalisme et sa logique sont tels qu'on a dit de lui qu'il est l'ancêtre des jansénistes.

Saint Cyprien, Carthaginois de naissance, pose un principe curieux pour l'époque, mais normal en Berbérie, celui de l'égalité des évêques, ce qui équivalait au refus de reconnaître la primauté de l'évêque de Rome. Bien plus, il déclara que les évêques sont les mandataires directs de Dieu ; désignés par le peuple, avec cette qualité, ils ne sont responsables que devant Dieu, ce qui permet d'affirmer que saint Cyprien fut le premier à avoir un sens aigu du parlementarisme.

Après avoir tant dit, tout reste à dire sur saint Augustin le berbère, dont la voix infatigable, aujourd'hui comme hier, « domine tout l'Occident », suivant le mot de Louis Bertrand. Dans une fougue ardente, il passa du manichéisme qu'il quitta par horreur du doute et du probabilisme, au néo-platonisme pour se jeter, à Cassisiâcum, dans le christianisme. Dans l'élan de ses « Confessions », il proclame la conjonction intime de la raison et de la foi et marque les premiers pas d'un dualisme qui sera fécond ;

dans son sermon sur les Psaumes, il lance son fameux appel : « Crois afin de comprendre et comprends afin de croire » ; enfin, c'est lui qui formulera l'axiome qui, dans une forme infiniment plus humaine que celle de Descartes, donnera naissance à un cartésianisme avant la lettre : « Si je me trompe, je suis ». C'est lui encore qui, épris d'harmonie, écrira ce mot émouvant : « Nous sommes une strophe dans un poème » ; lui encore qui songera à extraire des sons musicaux la justification matérielle et rationnelle du pouvoir spirituel des nombres, en même temps qu'une preuve de l'harmonie des mondes.

La pensée de saint Augustin illumine encore tout l'Occident.

Après la mort de saint Augustin (en 430) (dans Hippone assiégé par les Vandales), une ombre immense recouvre la Proconsulaire, les Maurétanies et la Tingitane, qui se vident devant l'invasion des Vandales. Les siècles obscurs vont commencer. Les barbares ont apporté avec eux, en Afrique, la doctrine arianiste qui, née à Alexandrie, avait déjà fait la conquête de l'Europe par l'Est en reniant le mystère de la Trinité chrétienne et qui devait ouvrir toutes grandes les portes du Maghreb aux invasions arabes et à l'Islam antitrinitaire, au VII^e siècle.

Tout sera détruit, l'Arabe ne respectant rien, suivant le mot d'Ibn Khaldoun, sauf les ruines qui vivent « toujours » et qui, étalées du golfe de Gabès à l'Atlantique, jalonnent les marques d'une latinité immortelle faite des monuments de la romanité et des vestiges de christianité.

Romanité qui s'affirme encore dans les innombrables Villes d'Or africaines dont les forums, les aqueducs, les temples, les arcs de triomphe sertis dans le sol et la pierre de la Berbérie la marquent du sceau indélébile de la civilisation romaine.

Christianité toujours vivante dans la pierre des basiliques, des baptistères, des épitaphes, des tombes des martyrs rappelant à tous l'apothéose de l'Eglise d'Afrique au IV^e siècle de notre ère alors qu'elle retentissait du bruit de ses Conciles groupant plusieurs centaines d'évêques.

Qui donc oserait dire que cette terre occidentale ne fut point latine par surcroît, avant que d'être ce qu'elle est ?

Mais l'Arabe vint. Il n'avait rien à enseigner en tant que sciences, car il lui restait tout à apprendre. Toutefois, au cours de ses randonnées vers l'Occident, cet Occident qu'il appelait lui-même « Maghreb et Acsa », c'est-à-dire le « Pays du soleil couchant lointain et perfide », il colportait les éléments essentiels des civilisations rencontrées en chemin, qu'elles fussent sassanides, araméenne, grecque ou latine, en se servant de ce véhicule admirable qui sera bientôt non seulement celui de sa pensée, mais encore celui de celle des autres : la langue arabe, c'est-à-dire, lui avait enseigné Mohammed le Prophète, la langue de Dieu.

Par cet enseignement, l'Arabe a perdu le sens des réalités et c'est ainsi que le 17 septembre dernier, à Fez, devant vingt mille auditeurs, le leader de l'Istiqlal, Si Allal el Fassi, a pu dire :

« C'est au Maroc que s'est constitué le foyer solide de la civilisation musulmane qui unit sans aucune distinction citadins, montagnards et campagnards sous le même emblème. L'unité musulmane a répandu dans le peuple les notions de liberté, d'unité, de dignité humaine et de respect de la personne, bien au-delà des frontières actuelles, puisqu'elles s'étendirent au Soudan, en Tunisie et en France, au-delà des Pyrénées. »

« Ce sont nos ancêtres, dit Si Allal el Fassi, qui apprirent l'artisanat, la médecine et les autres disciplines scientifiques à l'Europe, où l'Amérique, à son tour, puisa les connaissances modernes. Vous êtes donc à la base de la civilisation que l'on appelle aujourd'hui la civilisation occidentale. »

Je me garderai de répondre à l'imagination fertile de l'auteur, mais je lui opposerai les paroles prononcées au xv^e siècle par l'un des auteurs les plus renommés de langue arabe, Ibn Khaldoun, que les Arabes eux-mêmes appellent leur Montesquieu :

— « Tout pays conquis par les Arabes est bientôt ruiné (*Les Prolégomènes*, vol. 1, p. 310. Lib. P. Geuthner, 1934).

— Les Arabes « s'occupent les uns après les autres à pressurer la race conquise et à la tyranniser. Cela suffit à ruiner la civilisation. » (Vol. 1, p. 312).

— « En principe général, les Arabes sont incapables de fonder un Empire. » (Vol. 1, p. 313).

— « De tous les peuples, les Arabes sont les moins capables de gouverner un Empire. » (Vol. 1, p. 314).

— « Les Arabes finirent par oublier le souvenir du puissant empire qu'ils avaient fondé et s'il leur arrivait quelquefois de s'emparer d'un royaume tombé en décadence, ils ne le faisaient que pour ruiner le pays et en détruire la civilisation, ainsi que cela se voit encore de nos jours dans l'Afrique septentrionale. » (Vol. 1, p. 316).

— « Ibn Khaldoun dit encore :

« A cette époque (vers 900 après J.-C.), les Arabes n'avaient cultivé aucune science ni connu aucun art. » (Vol. 2, pp. 418 et 419).

« Les Arabes sont le peuple qui a le moins de disposition pour les arts. » (Vol. 2, p. 365).

— « La plupart des savants chez les musulmans ont été de naissance non arabe. » (Vol. 3, p. 296).

« Les Arabes ressentiaient pour les sciences et pour les lieux où elles florissaient une extrême répugnance. » (Vol. 3, p. 299).

Nous ajouterons : les Arabes n'ont pas changé.

C'est au nom de cette fiction métaphysique, aux termes de laquelle l'arabe est la langue de Dieu, que sera considéré comme Arabe tout musulman, parlant la langue de Dieu ; et c'est ainsi qu'on a créé cette autre fiction qui tend à proclamer que l'Afrique du Nord étant un pays musulman où l'on parle arabe, est un pays arabe, ce qui est contraire à la vérité : si la côte et les villes sont légèrement arabisées et profondément islamisées, la campagne et la montagne sont restées berbères et légèrement islamisées. On compte au Maroc 60 % de berbérophones et

40 % d'arabophones ; en Algérie : 30 % et 70 % ; en Tunisie : 20 % et 80 %. Et encore convient-il d'ajouter que le snobisme de l'arabisme, auquel sont inféodés nombre d'arabisants et d'intellectuels, a faussé les statistiques.

Mais l'usage d'une langue par un peuple nouveau n'a jamais créé une nationalité identique à celle du pays dont elle est issue : en U.S.A., on parle anglais et les Américains ne sont pas Anglais ; au Brésil, on parle portugais et les Brésiliens ne sont pas Portugais, pas plus que les Argentins ou les Chiliens ne sont Espagnols.

L'Arabe n'a pas davantage apporté de civilisation, car il n'en possédait aucune qui lui fût propre. En effet, l'Arabe qui n'a jamais pu assimiler ses conquêtes, ni les Persans, ni les Turcs, ni les Berbères, ni les Espagnols, n'a contribué à créer de civilisation musulmane que là où existaient des civilisations antérieures : en Orient, Bagdad est devenu sous l'occupation arabe un foyer de diffusion de la pensée, grâce à la civilisation sassanide préexistante ; en Espagne, Cordoue, dans les mêmes conditions, est devenue un centre de diffusion de l'Islam et de sa pensée, grâce à la civilisation romano-ibéro-mauresque. Mais en Afrique du Nord, où tout avait été ravagé par la rafale vandale, où rien ne subsistait plus de la civilisation romaine, les Arabes n'ont rien créé, rien institué et le pays a été frappé de stérilité et de stagnation jusqu'à l'arrivée des Français au XIX^e siècle, c'est-à-dire pendant plus de dix siècles.

Que reste-t-il de l'apport arabe en Afrique du Nord ? La maison arabe ? C'est une maison romaine décorée à la persane. Des monuments dits arabes ? Ils furent tous construits sous les grandes dynasties berbères almoravides, almohades et mérénides par des architectes espagnols dans un style arabo-berbère et décorés à la persane. A ce propos, Lévy-Provençal dit dans son ouvrage *La Civilisation arabe en Espagne* : « Nous en avons la preuve ». Un droit arabe ? Il n'est pas plus original que le droit français, car ils sont l'un et l'autre issus du droit romain.

D'ailleurs, il convient de noter que la souveraineté arabe en Afrique du Nord fut éphémère ; qu'au Maroc,

elle fut vite remplacée par des dynasties berbères, en particulier les dynasties almoravides, almohades et mérénides qui régnèrent de Tolède à Tombouctou et de l'Atlantique au Golfe de Gabès, de 1040 à 1526, soit pendant près de cinq siècles avec des alternatives de succès et de revers, et que, dans le reste de l'Afrique du Nord, l'autorité arabe fut morcelée et bientôt remplacée par une autorité turque.

La numération arabe ? C'est une erreur ; elle est d'origine indoue. L'algèbre ? Elle a été créée par Diophante d'Alexandrie.

Reste la religion musulmane qui, à elle seule, constitue une forme de civilisation qui n'est pas exclusive aux peuples arabes, basée sur ses écritures et qui a donné au monde, à la lumière des phares de Bagdad et de Cordoue, de très grands penseurs, d'éminents philosophes, de grands théologiens presque tous d'origine persane, ibérique ou berbère.

Parmi ces derniers, l'Afrique du Nord a eu la bonne fortune d'en connaître deux, dont la renommée a franchi toutes les frontières par leurs ouvrages écrits en langue arabe : Ibn Rosch et Ibn Khaldoun, deux noms dont les préfixes indiquent une origine de filiation adoptive, ce qui veut dire que ceux qui les portaient n'étaient pas de race arabe.

Du premier, Ibn Rosch, nous avons fait Averroès. Il n'a jamais revendiqué d'origine arabe et son activité concentrée autour de Grenade et de Marrakech, comme aussi et surtout son rationalisme intégral, en font un pur maghrébin. On connaît son influence auprès du Sultan berbère Abou-Yacoub au cours des fameux entretiens de Marrakech où fut décidée la liberté d'expression de la pensée (1155), la traduction en arabe des œuvres d'Aristote, ce qui devait provoquer plus tard la traduction d'arabe en latin de ces mêmes œuvres dans cette église aux chapiteaux wisigothiques qui existe encore, Sainte-Marie-la-Blanche de Tolède. Ce fut le plus étonnant tournant spirituel de l'histoire humaine.

Chose curieuse : l'Occident semble l'ignorer, comme si on voulait dépouiller la Berbérie de ses trésors spirituels. Une fois de plus, les Berbères rappelaient au Monde qu'ils sont bien ce qu'ils sont, des Imaziren, c'est-à-dire des hommes de la liberté.

Le second, Ibn Khaldoun, a ouvert au monde dès le XIV^e siècle le sens de la sociologie, cette science que certains considèrent comme nouvelle et, de fait, toute l'université française compte seulement quatre chaires de sociologie. Or, son œuvre, *Les Prolégomènes*, qui n'est qu'une préface, d'ailleurs considérable, à son grand ouvrage sur les Berbères, reste une introduction remarquable à la science sociologique.

Cette revue sommaire des auteurs berbères permet d'affirmer que, pendant 15 siècles, la pensée berbère a illuminé le monde occidental. Elle commença de s'éteindre avec la domination arabe pour ne plus reparaître que sporadiquement. Certes, les Arabes avaient apporté avec eux un immense élan commercial qui florissait dans toute la Méditerranée, l'usage de produits agricoles et industriels extrêmement nombreux, la pratique d'instruments fiduciaires, le tout dominé par un libéralisme sans frein et dont l'Occident devait largement profiter. Ils furent également, grâce à leur langue et au prestige de leur qualité de vainqueurs, les colporteurs des civilisations rencontrées en chemin. Le latin, par contre, servit à leur diffusion, d'où l'importance mondiale des traductions tolédanes.

De tout cela, que reste-t-il ? Rien ou à peu près. Pas même la technique de l'hydraulique, typiquement romaine, que les Arabes avaient emprunté aux ingénieurs et aux techniciens romains. Puis vinrent les siècles obscurs jusqu'à l'arrivée de la France qui, en moins de cent vingt-cinq ans, marquera l'Afrique du Nord de toute la puissance de son génie en apportant aux populations les éléments les plus efficaces d'une civilisation occidentale très poussée.

Et cependant, malgré tant de conquêtes et tant de colonisations superposées, colonisation grecque, phénicienne, conquête romaine, conquête vandale, conquête arabe, conquête et protectorats français, la Berbérie, elle, est restée elle-même. Elle en donne aujourd'hui, au cours même de la révolte des fellagha, sous la conduite d'un

Ben Bella, déserteur des armées françaises, dignes successeurs des « circumcellios » qui, sous la conduite d'un Tacfarinas, déserteur des armées romaines, fit trembler Rome elle-même, elle en donne, dis-je, des preuves émouvantes : indépendance farouche, refus d'obéir au pouvoir central, malgré des feintes contraires, refus de la honte de payer l'impôt, refus du chrâa ou droit musulman, refus des troupes dites « de libération » d'obéir à des officiers arabes, réclamation du retour aux djemâa d'origine et aux Aït Arbain, à ces assemblées qu'au temps des Grecs on appelait le « syncletos » et la « gerousia » et qu'Aristote, après avoir examiné plus de cent Constitutions, considérait comme réalisant la meilleure forme d'assemblées démocratiques.

Quel terrain merveilleux sur lequel il eût été facile de bâtir, en les consolidant, grâce à deux millénaires d'expérience, des institutions rationnelles, démocratiques, socialisantes et républicaines conformes au destin de la Berbérie et de l'Occident auquel elle appartient.

Au lieu de cela, par suite d'une aberration collective, on a suivi partout en France depuis 1830 la fiction arabe, alors que, au Maroc, par exemple, il n'y a pas 2 % de sang arabe ; on a survalorisé la portée islamique et on a voulu ignorer le fait berbère. De la conjonction de ces trois fautes, on a abouti d'abord à une politique d'abandon devant la menace arabe venue du Caire et à une situation qui frisait la catastrophe devant la révolte berbère alimentée comme toujours par les déserteurs des armées de l'occupant, l'or de l'occupant et des Arabes eux-mêmes : exploitation merveilleusement orchestrée de la rapacité au gain du berbère ; que de leçons qui auraient dû porter ! Aucune n'a porté.

Et c'est peut-être cela la plus éloquente leçon de l'histoire. Cependant, il semble possible de tirer de cet exposé succinct une autre conclusion.

Désormais, la terre de Berbérie ne sera plus exclusivement berbère ; elle ne saurait être non plus intégralement arabe ni totalement française. Elle sera donc, obligatoirement, une terre de communauté, unie à la France par des liens à définir, sinon l'autochtone véritable, le Berbère, pourrait, devant notre impuissance, s'allier à des forma-

tions communistes étrangères pour chasser les deux occupants, l'Arabe et le Français.

Toutefois dans cette communauté trinitaire, dont le Sultan du Maroc, qui s'avère un chef d'Etat averti, a parfaitement compris la portée, l'élément essentiellement étranger, donc difficilement assimilable, est l'élément oriental, c'est-à-dire l'Arabe, l'aristocrate invétéré, celui qui ne croit qu'à une formule de vie faite de l'exploitation des hommes conduisant à une fiscalité excessive provoquant la ruine de tous les Empires. Telle est la première phase du drame. Il faudra que les contingences amènent l'Arabe à une plus exacte compréhension du monde occidental, comme il conviendra que le Berbère sorte de son isolement et le Français de son particularisme étroit.

L'Arabe devra renoncer au grand slogan de son parfait nomadisme : « La maison qui abrite une charrue est une maison déshonorée ». Le Turc, d'origine nomadique lui aussi et qui, aujourd'hui, occupe une place si importante sur l'échiquier mondial, doit son nouveau destin de sédentaire au fait d'avoir échangé les rênes de ses chevaux contre les mancherons de la charrue ou mieux encore, contre les volants de ses 50.000 tracteurs. C'est là où gît la deuxième phase du drame arabe. Nomade, aristocrate, grand seigneur, n'ayant jamais renoncé à l'esclavage, l'Arabe voit toujours, comme voyait l'Allemand de 1940, « un retour à la terre » pour les peuples asservis, se réservant, en tant que seigneur, les industries dont la meilleure reste pour lui celle de la guerre ; car l'Islam demeure une armée qui contient un embryon d'Etat au service d'une religion. Or, on sait que toute armée immobile est une armée qui recule. C'est là où gît la troisième phase du drame à éviter. Seul, un grand chef religieux, un grand calife pourrait, avec l'aide de la « oumma », renverser le sens de l'Islam et en faire une religion de paix conforme à la pensée profonde de son prophète, c'est-à-dire à la « grande djihad », la guerre contre soi-même, la plus difficile de toutes et non cette misérable « petite djihad » contre les infidèles dont sont exclus, pour le Prophète, les Gens du Livre, quoi qu'en disent les apprentis sorciers de la politique arabe.

Il existe une quatrième phase du drame : la faute que nous avons commise en voulant, pour constituer les élites nécessaires, substituer au privilège de la naissance celui de l'intelligence. C'est une notion qui répugne à l'aristocratie arabe. D'où le vide des élites dans toute l'Afrique du Nord et plus particulièrement au Maroc.

Enfin, et cela on ne le dira jamais assez, l'atavisme de la notion du droit de conquête chez les Arabes a rendu instable la propriété foncière frappée elle-même de stérilité par une jurisprudence musulmane s'opposant au règlement des successions, si bien que les tenants de la terre s'obstinent à en tirer le minimum de rendement afin de ne jamais exciter la convoitise des cohéritiers.

Ni culture acceptée des esprits, ni culture acceptée de la terre, tel est le drame intime des populations nord-africaines.

L'Arabe ne cède jamais devant la raison qui, pour lui, dégrade l'homme et rive au sol le nomade qu'il est toujours.

Il est inexact de dire que les Arabes s'inclinent devant la force : ils s'inclinent devant la puissance dont Dieu est la plus haute expression et dont la force n'est qu'une des multiples formes.

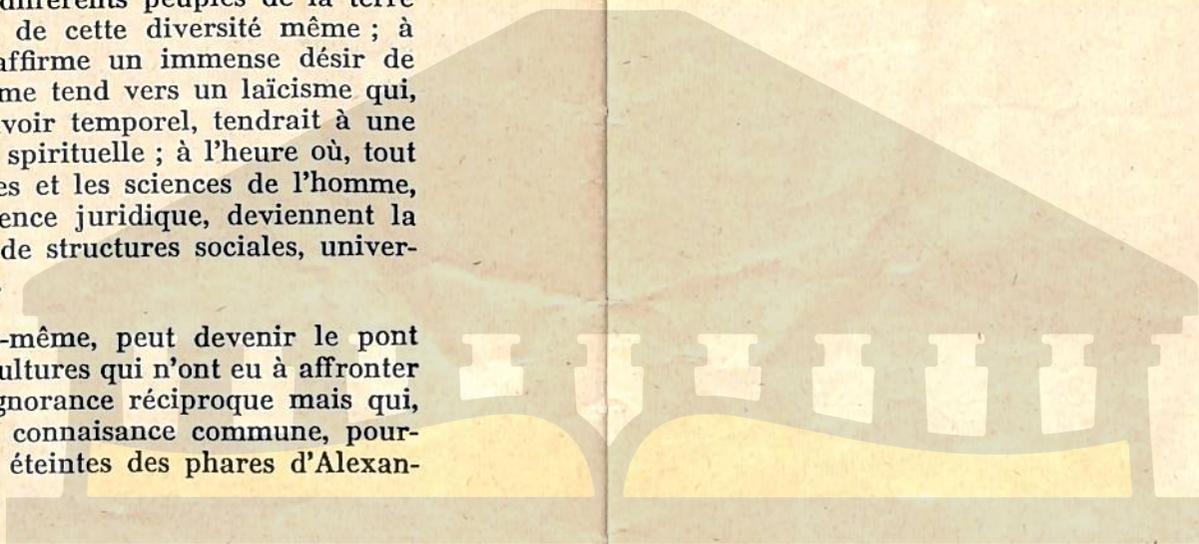
Ceci doit être le leit-motiv de la conduite à tenir par tous ceux qui ont à traiter de questions d'ordre public avec les Arabes. Ils y trouveront, à la réflexion, tout un programme.

La tâche est difficile. Elle ne saurait être conduite, ni d'un côté ni de l'autre, par des hommes sans expérience et sans culture, encore moins par des hommes victimes d'une intellectualité qu'ils n'ont pu assimiler, et toujours enclins à mettre leur petit savoir au service de leurs grandes passions ; pas davantage, par des Commis d'Etat assoiffés de pouvoir, comme le furent les fonctionnaires espagnols de l'Empire d'Amérique et aussi beaucoup des nôtres en Afrique du Nord, ni par des hommes déshumanisés par la politique ou par l'appât de l'argent ; mais seulement par des hommes d'une immense expérience, d'un grand savoir, des hommes de volonté, des hommes d'énergie, de ténacité, de bonté, alliant un universel humanisme à une non moins universelle pensée d'amour.

C'est alors, et seulement alors, que les hommes de la communauté en voie de formation pourront songer à des fusions d'intérêts, de pensée, d'intelligence et d'âme qui ne se réaliseront, en définitive, au cours des siècles, que dans la fusion des sangs à laquelle ne répugne aucune des religions du monde.

A l'heure où les grands mouvements métaphysiques cherchent leur commun destin dans une commune pensée d'amour ; à l'heure où le christianisme tend vers la création d'églises adaptées aux différents peuples de la terre dans un universalisme fort de cette diversité même ; à l'heure où le bouddhisme affirme un immense désir de Dieu, à l'heure où l'islamisme tend vers un laïcisme qui, tout en minimisant son pouvoir temporel, tendrait à une sublimation de sa puissance spirituelle ; à l'heure où, tout à la fois, les sciences exactes et les sciences de l'homme, y compris et surtout la science juridique, deviennent la base de la connaissance et de structures sociales, universelles, rien n'est impossible.

L'Afrique du Nord, elle-même, peut devenir le pont entre trois peuples et deux cultures qui n'ont eu à affronter jusqu'à ce jour, que leur ignorance réciproque mais qui, régénérées au souffle de la connaissance commune, pourraient ranimer les flammes éteintes des phares d'Alexandrie et de Carthage.



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



⊙°∇∩Σ⊙ °∟°ЖΣ∫
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM